



HAL
open science

Quand la “ bienveillance ” n’a plus lieu d’être. Vers une éthique de la veille

Anne-Lyse Chabert

► **To cite this version:**

Anne-Lyse Chabert. Quand la “ bienveillance ” n’a plus lieu d’être. Vers une éthique de la veille. Revue française d’éthique appliquée, 2018, Rubrique “ Regards croisés ” sur le thème “ La bienveillance peut-elle fonder un projet de société ?, 6, pp.10-12. 10.3917/rfeap.006.0010 . halshs-02451445

HAL Id: halshs-02451445

<https://shs.hal.science/halshs-02451445v1>

Submitted on 18 Sep 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« La bienveillance peut-elle être un projet de société ? »

Quand la « bienveillance » n'a plus lieu d'être. Vers une éthique de la veille.

On ne pourra jamais déterminer avec certitude dans quelle mesure nos relations avec autrui sont le résultat de nos sentiments, de notre amour ou non-amour, de notre bienveillance ou haine, et dans quelle mesure elles sont d'avance conditionnées par les rapports de force entre individus.

La vraie bonté de l'homme ne peut se manifester en toute pureté et en toute liberté qu'à l'égard de ceux qui ne représentent aucune force.

Milan Kundera (*L'insoutenable légèreté de l'être*, Folio, trad. François Kérel, p.431)

Si la qualité d'une société se mesure à l'aune de la façon dont elle traite ses plus vulnérables, dans des cas qui relèvent du soin ou du handicap sévère par exemple, force est de constater comme le souligne Milan Kundera qu'en dehors de ce genre de situations jugées « extrêmes » – dans la mesure où elles rendent visible une grande dépendance – la bienveillance, pourtant bel et bien présente dans toutes nos situations de vie, ne se dévoile la plupart du temps que de façon très masquée dans nos attitudes de tous les jours les uns à l'égard des autres, embourbé qu'est notre « vivre-ensemble » dans des enjeux quotidiens de pouvoir. La spécificité de pareilles situations est donc le marqueur d'autant d'alarmes quant à la pérennité de notre société, mettant bien en avant l'importance pour chaque citoyen de tout mettre en œuvre pour conserver et faire vivre ces précaires équilibres de vie des plus inédits : à rebours de nos perspectives toujours plus poussées de performance, l'exigence même de notre « vivre-ensemble » convoque donc une attention redoublée à l'égard de ce plus « fragile », tout comme à l'égard de l'autre de manière générale¹. La bienveillance peut-elle alors être un projet de société ? Serait-ce seulement souhaitable ?

Rien n'est moins sûr en un certain sens : à l'instar de l'adage « l'enfer est pavé de bonnes intentions », pléthore sont les exemples autour de nous qui montrent qu'il ne suffit pas de vouloir le bien pour le faire effectivement. Comment alors être certain que quand je projette et pronostique le bien, je n'adresse pas à l'autre, la plupart du temps à mon insu, une aide aux allures de charité condescendante qui le priverait jusqu'à la liberté même d'exprimer ses propres normes de vie, en amont même de leur satisfaction ? Mon comportement ne s'inscrit-il pas dès lors dans la logique doucereuse d'un « politiquement correct » qui n'insisterait que davantage sur le paradigme déjà si rebattu de l'assistance, loin de promouvoir autrement que

¹ L'on voit combien ces situations révélatrices de la bienveillance, cette bienveillance qui entoure somme toute tout un chacun, sont *in fine* une grande source de richesse pour la société tout entière. C'est lorsque l'un des deux sujets est nécessairement demandeur et tributaire, entièrement à la « merci » d'une aide que seul un tiers peut lui apporter que les rapports de force peuvent librement s'exprimer : la balle est alors dans le camp de celui qui pourrait user d'un pouvoir sur l'autre que les circonstances de la vie ont désavantagé, ce qui n'est somme toute que le révélateur d'un véritable climat de bien ou de mal-veillance à écouter l'autre.

dans un discours fallacieux une véritable « autonomie » de la personne, notion pourtant particulièrement en vogue dans les discours de ces derniers temps² ?

Ne faut-il pas tout simplement revenir à la source même du terme « bienveillance » en écoutant attentivement son sens nous parler, au risque sinon de nous fourvoyer dans des propos où l'on ne parle plus de rien, où les mots ont été brutalement évidés du phénomène dont ils décrivaient l'envers à partir de leur endroit, indissociablement³ ? Ces maltraitances qui vont jusqu'à la dissolution de notre langage ne sont-elles pas d'ailleurs l'un des premiers symptômes de nos temps modernes, à l'origine de celles-là mêmes qui sont faites *a posteriori* à l'égard d'êtres humains ? Ne s'agit-il pas en premier lieu de délimiter au plus près ce que sous-tend la notion, sans la réduire d'un complaisant revers de la main à une vague invitation à tout accepter, à tout tolérer ? En effet, que nous dit le terme « bienveillance », si ce n'est une « volonté » de « bien »⁴ ?

Mais de quel « bien » parle-t-on ? S'agit-il d'un bien que je détermine (ou crois déterminer) moi-même, en rendant l'autre, ce faisant, tributaire de mes propres équilibres de vie et de mes propres projections pour le futur ? Ou s'agit-il bien plutôt d'un appel à une posture de vie cette fois déliée de tout renfermement, qui accepterait librement de s'ouvrir à l'autre en lui laissant la place de grandir, en lui offrant le champ libre, quand les conditions le lui permettent, dans l'espace dont l'autre a besoin et dont lui, il dispose⁵ ? Dans ces espaces, est-il besoin de rappeler que le véritable bienveillant prend un risque pour ses propres équilibres en accueillant la nouveauté de l'autre ? Mais laisser l'autre bousculer mes propres équilibres de vie selon ses nouvelles normes, n'est-ce pas la seule manière d'être grandi par du nouveau,

² « Autonomie » comme le veut l'étymologie désigne un état où le sujet est à lui-même sa propre loi, sans que l'on puisse se tromper sur la source de cette loi qui n'émane de rien d'autre que du plus profond et du plus singulier de chacun d'entre nous.

³ C'est d'ailleurs toute la tâche que le poète s'assigne quand il s'essaie à mettre en forme l'écoute de sa propre inspiration, « sauvant » par-là (au sens de garder sauvés) les relations qui lient notre langage aux choses qu'il désigne, relations toujours soumises à de perpétuelles déliquescences. Francis Ponge exprime à merveille cette tâche du poète dans le recueil « Le monde muet » :

« Les poètes
sont les ambassadeurs du monde muet.
Comme tels, ils balbutient, ils murmurent,
ils s'enfoncent dans la nuit du *Logos* –
jusqu'à ce qu'enfin ils se retrouvent au
niveau des racines, où se confondent les
choses et les formulations. »

⁴ Le dictionnaire du Trésor de la Langue Française nous rappelle que le mot « bienveillance » est formé à partir du préfixe « bien » associé à un radical du verbe « vouloir » qui se contracte en « veillance », évoluant en « veillance » du terme actuel.

⁵ La bienveillance est donc au départ moins une affaire de volonté individuelle que de moyens déployés – que ces moyens soient corporels, cognitifs, économiques ou autres – le bienveillant doit lui-même être suffisamment outillé avant de pouvoir donner de l'espace à l'autre. Celui qui est bienveillant, c'est-à-dire celui qui donne l'espace à l'autre, ne peut donc le faire que dans la mesure où il a lui-même reçu, d'un autre la plupart du temps ; comme si le bienveillant était toujours en même temps celui qui a déjà bénéficié d'une certaine forme de bienveillance dans ces espaces emboîtés qui sont comme autant de « poupées russes », où, à l'instar du thème de l'hospitalité grecque, « celui qui invite » et celui qui est « l'invité » se rejoignent étrangement en une même posture, celle de « l'hôte » au sens étymologique. On ne peut donc parler que d'un environnement bienveillant, et pas au sens strict d'un geste précis qui serait bienveillant, n'étant en cela qu'artificiellement séparé et abstrait du milieu dans lequel il se situe.

de ne pas sombrer dans du « moi-même » qui se reproduirait sans cesse à l'identique ? Confondre ces deux postures d'accueil, cela n'équivaut-il pas à ne plus distinguer entre, d'une part, la rigidité d'une morale marquée de divisions manichéennes – celle-là même qui se raidit devant les moindres imprévus – et la souplesse de l'éthique qui doit rester le terrain toujours en friche où l'être humain reste prêt à affronter l'inédit des situations qu'il rencontre, en reconfigurant chaque fois son espace de vie et de pensée ?

Seule une bienveillance teintée de morale, proprement terrifiante car susceptible de nous mener jusqu'à des dérives encore insoupçonnées de totalitarisme, pourrait devenir un « pro-jet » de société au sens où elle se réduirait au contenu d'un pronostic « jeté en avant », connu et planifiable *a priori*, et qui ne ferait plus place à la nouveauté dont seul l'autre est susceptible d'enrichir notre « vivre-ensemble ». Mais une bienveillance qui relève de l'éthique ne peut par essence être escomptée ni encore moins exigée d'aucun de nous, car elle est au contraire le fruit d'un libre choix où j'accepte d'accueillir la présence de l'autre, dans la menace permanente d'être touché par les déséquilibres qu'il provoque en moi. Cette bienveillance n'est pourtant pas, paradoxalement, sans exiger de notre part à chacun toute la mise en jeu de notre attention et de nos responsabilités, soit nos façons les plus banales de répondre aux événements qui nous traversent au quotidien, qu'ils viennent de nous-mêmes, des autres, ou du monde qui nous entoure.

Toujours est-il que la société tout entière ne peut se dispenser, et ce dans son propre intérêt – puisque c'est en protégeant le plus fragile que je protège et prends soin par la même occasion de l'ensemble des valeurs de la République, au sens étymologique de la « chose publique », soit du ciment qui nous permet de vivre les uns avec les autres – de faire sienne une pareille problématique, sans compter cette fois sur l'aveu d'une remise paresseuse à demain. Cette bienveillance devrait bien plutôt se loger au cœur de notre présent, dans cette tension permanente de notre « vivre-ensemble » avec les autres zones du réel. Sommes-nous seulement prêts à adopter ces nouvelles postures de vie ?

Quoi qu'il en soit, nous ne devons jamais renoncer – et c'est justement là, dans ces moments d'indication, que réside la principale mission du philosophe – à l'audace d'aller chercher les articulations reliant les différentes réalités qui nous entourent, ces espaces fussent-ils en apparence aussi éloignés que ceux de la vulnérabilité, qui convoque pourtant en filigrane bien des enjeux, tout sommaires puissent-ils apparaître, de nos démocraties modernes. Une fois cette posture librement consentie, peut-être sera-t-il plus juste de laisser s'évaporer le préfixe « bien » d'abord accolé à la notion de vouloir, dans la promesse d'une simple éthique de la « veille » : apprendre en se défaisant de toute velléité idéaliste à accueillir une attente des plus actives en même temps que des plus patientes, à accepter et à endurer les déséquilibres de l'autre. Quand les hommes apprendront-ils à veiller les uns sur les autres ?